

## Lausanne, années 1980



**Roman** ► Marianne Brun aime se glisser dans des univers enfantins tourmentés, dont elle sait restituer la densité, l'inquiétude, mais aussi la fraîcheur et l'imaginaire. Après *L'Accident* (2014), où une fillette était confrontée au désamour maternel, son deuxième roman donne la parole à Gabrielle, 10 ans, lors d'un décisif été lausannois du début des années 1980.

Un soir, après un coup de téléphone qui la laisse en pleurs et en rage, sa mère quitte avec Gaby l'appartement familial, direction chez Riton, son frère. Révoltée, forte tête, l'attachante fillette n'aura de cesse de retrouver son père. Dépaycée dans ce quartier de béton gris près des abattoirs, elle cherche du réconfort auprès de sa fidèle tortue, issue d'un monde qui la dépasse – «Depuis que Dynamite était là, je sentais confusément que je faisais partie d'un grand Tout» –, et se lie bientôt avec ses vieux voisins. Jonas et Solange lui offrent l'image d'un couple tel qu'elle n'en a jamais vu; délicieusement fantasque, pétillant d'humour, taquin, le vieil homme jouera pour elle un rôle crucial.

L'auteure confronte deux générations laissées-pour-compte dans un monde d'adultes dont Gaby découvrira les failles, les silences et les mensonges. Et c'est dans cette marge, à la fois sociale et urbaine, qu'elle finira par trouver sa place. Comme dans *L'Accident*, la figure maternelle en prend ici pour son grade. Mais *La Nature des choses* joue d'une autre tonalité, l'auteure, par ailleurs scénariste et consultante, revendiquant un *feel good book*. Difficile exercice. Les péripéties s'enchaînent à un rythme sans faille, dans une légèreté qui contraste avec le sérieux du sujet, mais aussi dans une langue sans aspérités.

*La Nature des choses* doit une grande partie de son charme à son cadre: née en France, Marianne Brun a vécu sept ans à Lausanne et fait revivre avec bonheur la ville des années 1980, ses lieux passés et souvent disparus, ponctuant son récit de références à des détails et événements qui raviront le lecteur – musique, premiers ordinateurs, Tour de France ou mythiques matches de foot... mais aussi des aspects moins reluisants, comme la répression de l'homosexualité. Un roman initiatique en forme de déclaration d'amour à une époque et à une ville en pleine mutation.

ANNE PITTELOUD

Marianne Brun, *La Nature des choses*, Ed. L'Age d'Homme, 2016, 273 pp. Marianne Brun est au Livre sur les quais, à Morges, du 2 au 4 septembre. [www.livresurlesquais.ch](http://www.livresurlesquais.ch)

## EN DIAGONALE

## LE RÉEL EN PLEINE FIGURE

**Premier roman** ► Après plusieurs nouvelles publiées en revue, le Neuchâtelois Bertrand Schmid signe un premier roman sombre et sensible qui met en regard les destins de deux personnages liés par leur tragique et l'espoir d'un avenir meilleur. D'un côté, Michel, dont la rudesse cache un amour fou pour son travail à l'alpage menacé par des intérêts économiques. De l'autre, la belle Annie, ado paumée d'une banlieue anglaise, qui rêve d'échapper au destin des femmes de son entourage – filles mères et alcooliques. Ces deux solitudes révoltées se heurteront de plein fouet à une réalité sans pitié. Si *Saison des ruines* n'évite pas toujours le cliché, avec ses protagonistes trop archétypiques, on apprécie le regard généreux de l'auteur sur certaines réalités sociales. **APD**

Bertrand Schmid, *Saison des ruines*, Ed. de l'Age d'Homme, 2016, 164 pp. L'auteur est au Livre sur les quais ce week-end.

## DIALOGUES DE CHÂTELAINES

**Genève** ► Dans le quartier de Châtelaine, au milieu d'un parc hors du temps, se dresse une maison de maître. Sur le mur encadrant le portail, on peut encore lire le nom du domaine: «Châtelaine Vieusseux». C'est dans ce lieu chargé d'histoire que réside Mélanie Chappuis. Dans *Un Thé avec mes chères fantômes*, elle lui donne vie en dialoguant avec les figures féminines qui l'ont précédée: Michèle Chauderon, la dernière «sorcière» brûlée à Genève en 1652, et Emma Vieusseux, artiste et romancière oubliée du XIX<sup>e</sup> siècle dont les dessins illustrent l'ouvrage aux côtés des aquarelles de Zep, mari de l'auteure. Réhabilitant la mémoire de ces femmes et évoquant les luttes féministes, Mélanie Chappuis s'inscrit dans leur lignée et dans un temps plus vaste. Ce travail de mémoire a déjà débouché sur la réédition, chez Entre fraîche, des *Nouvelles d'antan* d'Emma Vieusseux. Dans son éclairante introduction,

Anne Bruchez fait revivre quant à elle l'histoire de la région genevoise: Châtelaine, c'est d'abord une campagne moyenâgeuse, lieu de villégiature des propriétaires terriens, puis une confortable demeure que la ville entourera peu à peu, l'historienne évoquant aussi sa vigne fameuse, l'installation d'un zoo voisin, le morcellement des terres et leurs différents propriétaires. Et le quartier actuel de Saint-Jean – Charmilles de prendre un nouveau relief. **APD**

Mélanie Chappuis, *Un Thé avec mes chères fantômes*, Ed. Encre fraîche, 2016, 90 pp. L'auteur est au Livre sur les quais ce week-end.

## Polar et la manière

**MARIE-JEANNE URECH** Du roman policier, cet opuscule publié par les drolatiques Veveysans d'Hélène Hélas n'a que l'apparence. On trouve bien un mort, un flic et un coupable, dans *Malax* de Marie-Jeanne Urech. Mais tout cela n'est que prétexte à un montage surréaliste de courtes scènes aussi froides qu'absurdes, délicieusement illustrées par Frédéric Farine et habilement postfacées par Pierre Yves Lador. Dans le monde fantasque imaginé par l'écrivaine vaudoise (qui sera à Morges ce week-end), on croise aussi bien des troupeaux de chapeaux melons que des skieurs d'escalier. Comme si Magritte, Orwell et Roy Andersson avaient ensemble accouché d'un Poirot postmoderne. Avec l'art et la manière. Jouissif. **TR/LIB**

Issue de l'Institut littéraire suisse de Bienne, la jeune Franco-Coréenne publie *Hiver à Sokcho*, un premier roman lauréat du Prix Robert Walser 2016. Rencontre

## SOBRE CORÉE GRAPHIE

**Elisa Shua Dusapin** ► Précédant sa valise à roulettes d'un pas rapide, elle s'arrête à peine sur cette terrasse lausannoise. Toujours cherchant ce qu'elle est entre deux ailleurs, alors on s'estime heureux de parvenir à la faire asseoir. Le temps d'un café, de quelques questions. Son visage pourrait passer pour timoré, mais c'est un doute qui le traverse: «Que puis-je bien ajouter à ce que j'ai écrit?»

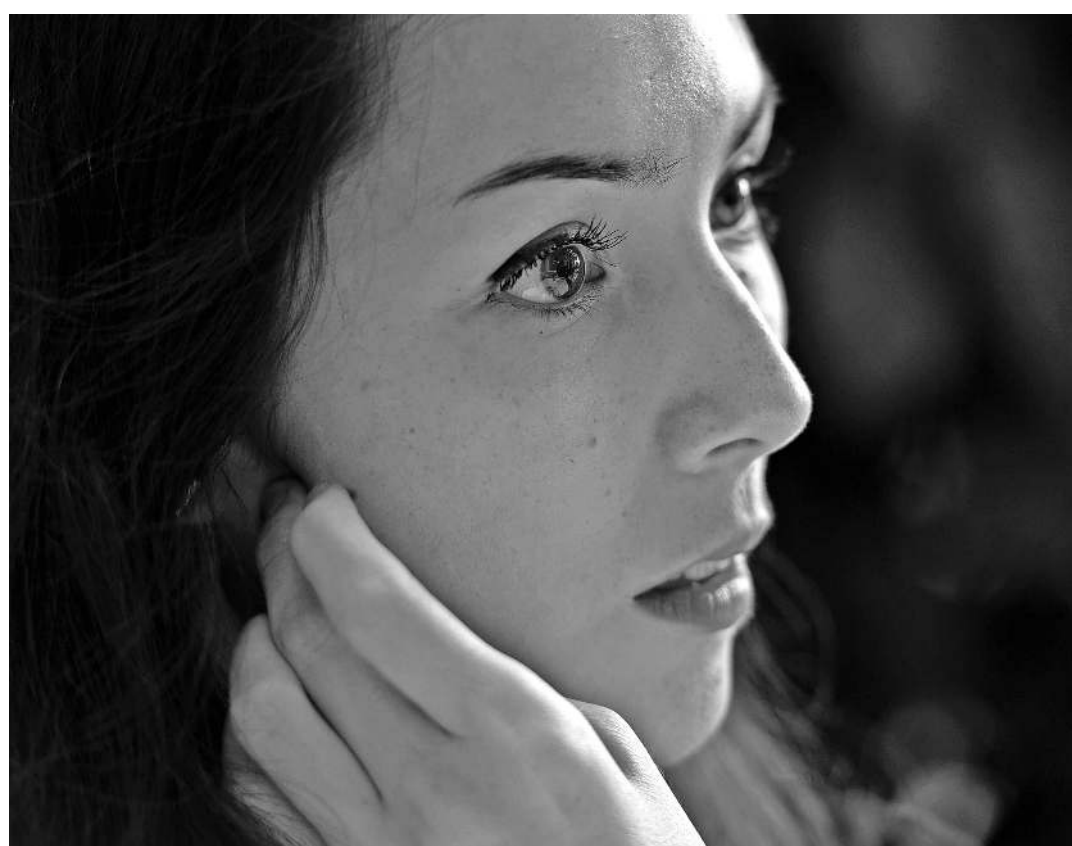
Il est vrai que son premier roman, *Hiver à Sokcho*, dit beaucoup d'Elisa Shua Dusapin. Comme souvent chez les écrivains de sa génération: commencer par soi, creuser ce que l'on est en faisant mine d'inventer ce que d'autres pourraient être. Donner de l'étoffe à son personnage en l'habillant des manteaux dont on aimerait se défaire. Les plus doctes se plaindraient à parler d'autofiction, mais c'est surtout de littérature qu'il s'agit, où le «je» est un jeu mettant la vie en gage.

Pas de doute, la jeune Franco-Coréenne écrit pour circonscrire ce qu'elle est, alors on lui demande un peu d'aide – les quatre lignes de sa biographie ne suffisent pas à démêler l'entrelacs culturel, à suivre sa trace le long des longitudes.

Son nom, déjà, semble désigner les pôles d'une singulière cartographie tendue entre la France de son père et la Corée du Sud de sa mère, vers laquelle elle ne cesse de revenir. «Je suis née en Corrèze, et j'ai passé mes premières années à Paris, où mon père avait un cabinet d'acupuncture. Comme ma mère travaillait pour la radio à Zurich, nous faisions beaucoup d'allers-retours», explique-t-elle. Puis un jour, le trajet s'interrompt entre deux, à Bressaucourt, petit village jurassien où Elisa grandit aux côtés de trois petites sœurs.

## Étrange roman d'amour

Le Jura: centre de gravité et port d'attache, qu'elle quitte régulièrement en direction de Séoul pour y retrouver une partie des siens. Surtout, terrain neutre où elle peut oser ne pas choisir son camp entre Occident et Extrême-Orient. «Petite, j'étais parfaitement bilingue et je parlais coréen avec ma mère et mes grands-parents. Mais ces derniers n'ont jamais accepté que mon père soit Français. C'était devenu une source de tension dans la famille. Il fallait se positionner. C'était particulièrement difficile, et cela m'a sans doute menée à l'écriture.» Quelques courts récits de voyage tout d'abord,



Elisa Shua Dusapin met en scène la rencontre de l'Occident et de l'Extrême-Orient. ALAIN WICHT

pour son travail de maturité. Des textes qu'elle envoie ensuite, sans trop savoir pourquoi, à l'Institut littéraire de Bienne. Cette fabrique à écrivains, d'où sont déjà sorties quelques plumes originalement formées plutôt que formatées (d'Antoinette Rychner à Julien Maret), lui ouvre ses portes. Elle y restera trois ans.

L'écritures'affirme, la conscience artistique aussi, nourrie de sa pratique assidue du violon et du théâtre. Comme pour dévider à sa manière l'écheveau des origines: «J'ai toujours eu un

grand vide identitaire, avec ce besoin de me raccrocher à la création pour tenter de me définir. Et le meilleur moyen que j'ai trouvé, c'est l'écriture.»

## «J'ai toujours eu un grand vide identitaire»

Elisa Shua Dusapin

force évocatrice de son écriture dépouillée». Subtil tableau vivant d'une morte: Sokcho, ville portuaire sud-coréenne enclavée dans un hiver sans lisières,

qui semble ne jamais devoir finir. Dans ce monde lent et froid, noyé dans l'odeur âcre et tenace de la poiscaille à demi-morte qui clapote fébrilement dans les étals du marché, une jeune tente de survivre. Comme toute la ville, elle attend le client en femme à tout faire d'une pension décrépite.

## Matins calmes

Quand un jour arrive de Normandie un dessinateur de bandes dessinées venu dépayser son héros dans cet ailleurs aux matins calmes. Le lien fragile qui se tisse entre eux vient animer ce récit d'une tension efficacement distillée, teintée d'érotisme diffus. Leurs dialogues vides, sans cesse menacés d'ornières silencieuses, avancent de questions fermées en réponses de Normand pour dessiner cette évidence: chacun rêve à ce que l'autre représente, mais sans pouvoir l'exprimer autrement que par son art. Celui du pinceau pour le quinquagénaire taiseux. Celui des fourneaux pour cette jeune Franco-Coréenne, qui tente de surpasser sa mère en mijotant ses plats comme une rédemption (préparer le fugu, ce poisson aux entrailles de poison fulgurant, peut être un geste d'amour ou de mort). Étrange roman d'amour sans amour, où l'on se gave de boudin de poule et de bière de riz pour contrefaire l'appétit, pour croire à l'envie.

## Cicatrice mal fermée

Mais surtout, c'est la frontière qu'Elisa Shua Dusapin interroge, avec la hauteur de vue de celle qui, toujours en mouvement, a maintes fois chevauché ces cloisons tatouées sur les cartes, les terres, les esprits. La frontière séparant les deux Corées, cicatrice mal fermée d'une guerre encore ouverte, mais aussi celle séparant deux cultures, cloison de papier laissant passer l'ombre et la lumière. Elle s'apprête à y projeter de nouveaux mots. Son prochain roman passera du «je» au «il», de la Corée au Japon, comme pour abandonner ce personnage qui avait ses traits mais aussi son âge, 23 ans. «Mes grands-parents ont grandi sous l'occupation japonaise. Je veux aller étudier sur place les vestiges de la guerre avec la Corée.» Alors elle se lève, empoigne sa valise, et y va. **THIERRY RABOUD/LA LIBERTÉ**

Elisa Shua Dusapin, *Hiver à Sokcho*, Ed. Zoé, 2016, 144 pp. L'auteur est au Livre sur les quais, à Morges, du vendredi 2 au dimanche 4 septembre. [www.livresurlesquais.ch](http://www.livresurlesquais.ch)